

La monstrueuse vivisection de l'Inde

jeudi 27 décembre 2007, par [JAFFRELOT Christophe](#), [TINCO Henri](#) (Date de rédaction antérieure : 5 août 2007).

Sixième article des six de la série d'Henri Tincq consacrée par *Le Monde* aux guerres de religions.

Thoa Khalsa, 84 femmes avalent de l'opium et sautent, l'une après l'autre, dans un puits. Des musulmans occupent ce village du Pendjab en avril 1947, à quelques mois de la partition de l'Inde, et la tradition sikh veut que les femmes s'immolent quand les hommes ne sont plus là pour les défendre. Quatre d'entre elles survivront parce qu'il n'y a pas assez d'eau dans le puits pour les noyer toutes, mais les autres sont des « martyres ». En mourant, elles ont préservé l'honneur de la communauté. Martyres aussi ces jeunes filles que leurs pères ont tuées, au sabre ou de leurs propres mains, pour éviter qu'elles ne soient enlevées, violées, converties à l'islam. Mangal Singh, avec ses deux frères, a tué 17 membres de sa famille, enfants, neveux. Dans *Les Voies de la partition Inde-Pakistan*, Urvashi Butalia recense les cruautés liées à ce chapitre de l'histoire indienne qui, soixante ans après, ronge encore le pays de remords et de chagrin.

Les femmes enlevées - 75 000, selon les estimations - sont violées, vendues, converties de force. Elles sont promenées nues dans les rues, ont les seins coupés, le sexe tatoué des signes de l'« autre » religion. Car, dans l'orgie de violences née de la Partition, une obsession submerge l'Inde : kidnapper, violer la femme de l'« autre » pour l'humilier, l'intimider, détruire sa capacité de reproduction. Obsession qui, par rivalité mimétique, ravage autant les hindous que les musulmans. Mutilées, arrachées à leur communauté, ces femmes sont la métaphore du corps amputé de l'Inde, Mère éternelle - Bharat Mata. Et l'une des caricatures les plus chères aux nationalistes hindous est alors celle d'un corps féminin épousant la forme de l'Inde et Nehru découpant un bras qui représente le Pakistan.

L'indépendance est proclamée le 15 août 1947, en même temps que la partition - bâclée - en deux Etats : l'Union indienne, à majorité hindoue, et le Pakistan, à majorité musulmane. Lord Mountbatten, dernier vice-roi des Indes, et l'Angleterre fuient en courant le joyau de la couronne, devenu un borbier infernal. Outre les suicides collectifs, des émeutes font des milliers de morts à Rawalpindi (Pendjab) en mars 1947. Ou au Bengale, en novembre 1946, quand des pèlerins hindous massacrent, à Garh Mukhteshwar, des commerçants musulmans. En août 1946, à Calcutta, une Action Day de la Ligue musulmane tourne à la « grande tuerie » : armés de haches, de bâtons, d'épieux ou d'armes à feu, des hommes assassinent, pillent, lors de vrais pogroms, et profanent des mosquées. En représailles, dans le district de Noâkhâli, des musulmans tuent et brûlent des temples.

Tout le monde sait que la Partition tournera au bain de sang, mais, en août 1947, le Congrès pousse un soupir de soulagement. Jawaharlal Nehru, père de l'indépendance, avoue : « *Nous étions épuisés. Il fallait qu'on aboutisse. Nous pensions que la Partition serait temporaire.* » Chef de la Ligue musulmane, Mohammed Jinnah décroche le rêve de sa vie : une Inde indépendante en « deux nations ». Mais « *nul ne sait où va passer ce Pakistan d'utopie, ce pays de nulle part* », écrit l'historien Eric-Paul Meyer. Voté à Londres en juillet, l'Acte d'indépendance de l'Inde ne dit pas un

mot des risques d'exode, de déchirement des familles. La commission Radcliffe trace une frontière qui mutile des zones urbaines et rurales, de populations mélangées. Le Pendjab et le Bengale sont à majorité musulmane, mais abritent de grosses minorités d'hindous et de sikhs. Lahore et Karachi, villes de commerçants et de fonctionnaires, sont à majorité hindoue.

Dès que le tracé de la frontière devient officiel, le 15 août, les maisons sont évacuées. A Delhi, ville frontière entre les deux nouveaux pays, la milice hindoue RSF vide les quartiers de leurs occupants musulmans, réfugiés dans les mosquées, pour faire une place aux hindous qui arrivent par convois entiers. Karachi se vide de ses hindous comme Delhi de ses musulmans. Dans les quartiers mixtes, des gens ordinaires massacrent leurs voisins sans autre raison que la différence de religion. C'est la première fois en Inde qu'on élimine physiquement, à une telle échelle, des populations pour aboutir à des zones ethno-religieuses pures.

Des politiques et des prêtres fanatiques attisent les haines. C'est l'heure du grand « nettoyage » - safa'i. Ce récit d'un sikh à la frontière d'Attari : « Un jour, tout notre village s'est retrouvé en route pour un village musulman proche, en vue d'une expédition punitive. Nous sommes carrément devenus fous... Et cela m'a coûté cinquante ans de remords, de nuits sans sommeil. Je n'arrive pas à oublier les visages des gens que j'ai tués. » Même écho chez Nasir Hussain, paysan musulman : « En l'espace de deux jours, une vague sauvage de haine nous a submergés. Je ne peux même pas me rappeler combien d'hommes j'ai tués. »

La Partition fait de l'Inde un territoire mangé aux mites. Les deux parties, occidentale et orientale, du néo-Pakistan sont séparées par 1 300 kilomètres de territoire indien. Et le nombre des victimes est phénoménal. Parmi les estimations les plus élevées, 1 million de morts en trois mois et un exode humain jamais vu. Quinze millions de personnes passent la frontière dans les deux sens : 9 millions d'hindous et de sikhs venant du Pakistan ; 6 millions de musulmans quittant l'Inde. Un million l'ont franchie à pied dans les kafila, ces colonnes étirées sur des dizaines de kilomètres, hommes et femmes en haillons, affamés, épuisés, écrasés de chagrin, mais trouvant encore un peu de force pour provoquer l'autre. Des milliers de familles sont séparées en une nuit, des vies pour toujours disloquées. Urvashi Butalia : « *Il est difficile de séparer deux vies. En séparer des millions est pure folie.* »

Une « *monstrueuse vivisection* », avait prévenu le mahatma Gandhi à propos de la Partition. A 77 ans, Gandhi, héros shakespearien, erre halluciné, comme le Roi Lear, dans les ruines et le chaos du monde. De son monde. Il marche dans les rues désertes de Calcutta, où les habitants sont terrés, entre les carcasses calcinées des voitures et les maisons incendiées. Il se rend dans les villages rasés où les vautours rôdent déjà autour des cadavres. Il tient des réunions de prière, écoute le récit des atrocités, « essuie les larmes de tous les yeux », écrit l'écrivaine Christine Jordis dans sa belle biographie. Jusqu'à la dernière minute, sur la planche de bois qui lui sert de lit et d'écritoire, il aura tout tenté : nouer des contacts, jeûner, chercher un accord avec Mohammed Jinnah pour le convaincre de ne pas céder au mirage d'une Inde découpée qui est, pour lui, un contre-sens historique, un non-sens absolu.

Mais Gandhi n'est plus écouté. Il est détesté par les activistes des deux camps, qui ne croient plus, depuis longtemps, aux vertus de l'*ahimsa* (non-violence). Par les Britanniques, qui l'ont toujours vu en politicien roué ou en saint fanatique. A-t-on jamais vu un opposant prévenant aussi courtoisement la puissance coloniale des actions de résistance civile qui allaient faire de lui le révolutionnaire le plus original du monde ? Les massacres de 1947, l'exode signent l'échec de son combat pour le *swaraj*, l'émancipation d'une Inde rêvée. Il avait plaidé pour l'harmonie des religions, mais elles se livrent à un impitoyable massacre. Contre l'« intouchabilité », mais cela lui vaut la haine de tous les extrémistes hindous. Contre l'oppression des femmes, mais elles sont les premières victimes du malheur indien. Gandhi a perdu. Il reprend son rouet et sa marche en chantant avec le poète Tagore,

son ami : « *Marche seul. S'ils ne répondent pas à ton appel, marche seul.* »

La cruauté de la Partition est restée longtemps un secret trop lourd à porter, un enfantement douloureux qu'il n'est jamais temps de rappeler parce que d'autres orages se profilent. Au Cachemire, par exemple. L'assassinat de Gandhi, le 30 janvier 1948, est resté comme le geste isolé d'un déséquilibré hindou plutôt que le dernier meurtre d'une longue série. L'ironie de l'histoire a voulu que Jinnah meure aussi, de tuberculose, moins de huit mois après lui. Puis les langues se sont déliées, comme par un besoin compulsif d'expliquer, de comprendre, d'exorciser. Mais chaque émeute postérieure - contre les sikhs après l'assassinat d'Indira Gandhi en 1984, la destruction de la mosquée d'Ayodhya en 1992, les massacres antimusulmans du Gujarat en 2002 - réactive le souvenir de la Partition. Soixante ans après, le travail de mémoire a à peine commencé.

La tentation a été longtemps d'opposer deux religions aux valeurs antagoniques : l'islam, monothéiste, égalitariste et prosélyte ; l'hindouisme, polythéiste, hiérarchisé, tolérant. L'islam a conquis l'Inde, qu'il a dominée, bien que minoritaire, pendant six siècles, de la création du sultanat de Delhi à la décadence des Moghols au XVIII^e siècle. Mais la conquête britannique (1715-1818) a mis fin à son hégémonie et mis en lumière sa faiblesse numérique. « *L'islam a cessé d'être en Inde la référence politique et culturelle dominante* », explique l'islamologue Marc Gaborieau. L'affrontement devenait inévitable. En 1940, Jinnah affirmait : « *Les hindous et les musulmans appartiennent à deux civilisations différentes, fondées sur des idées et des conceptions contradictoires.* »

Cette explication des massacres, appelée « primordialiste », a été défendue par Louis Dumont dans son *Essai sur le système des castes* (1966). Elle est celle encore des historiens officiels et islamistes pakistanais comme de l'extrême droite hindoue. L'autre thèse, dite « artificialiste », consiste au contraire à nier cette opposition de fond entre islam et hindouisme et à attribuer la catastrophe de la Partition au colonisateur britannique. Au nom du sempiternel principe « diviser pour régner », la réforme Morley-Minto de 1909 cède aux demandes musulmanes d'électorat séparé dans les provinces et transforme les communautés religieuses en circonscriptions électorales.

De quoi attiser la tension entre la Ligue musulmane, fondée en 1906, et le Parti du Congrès (1885), qui regroupe majoritairement les élites nationalistes hindoues. La théorie des « deux nations » naîtra d'un réflexe de peur de la minorité musulmane. Les effets combinés de la démocratie et de la politique du *raj* (empire) auraient ainsi fait éclater des conflits intercommunautaires étrangers à l'histoire de l'Inde.

Cette thèse s'appuie sur un âge d'or supposé - précolonial - où musulmans et hindous auraient toujours vécu en bon voisinage. Les souverains hindous choisissaient des musulmans comme officiers et gourous, les souverains musulmans des femmes, des généraux et des conseillers hindous. Ils parlent les mêmes langues, ont les mêmes goûts musicaux, architecturaux, culinaires, les mêmes structures familiales (polygamie). Les valeurs qu'ils partagent sont plus nombreuses que celles qui les divisent. Loin d'être « égalitariste », souligne Marc Gaborieau, l'islam indien reproduit des hiérarchies sociales qui ne sont pas si éloignées du système des castes.

Les deux explications, « primordialiste » et « artificialiste », sont tout aussi caricaturales. Malgré des siècles de cohabitation plus ou moins pacifique, les deux cultures sont en fait restées dos à dos : au nom des règles de pureté, on ne mange pas ensemble, on ne se touche pas, on ne se marie pas. Les hindous considèrent l'islam ou le christianisme comme des religions impures et barbares. Musulmans et chrétiens sont, comme les intouchables, au dernier rang de l'échelle. Un sikh raconte ce fait inouï dans le livre d'Urvashi Butalia : « *Si un musulman venait vers nous et que nous échangeons une poignée de main et que nous avons un paquet de nourriture à la main, cette nourriture était souillée et nous ne la mangions pas. Si nous tenions un chien d'une main et de la*

nourriture de l'autre, cette nourriture ne posait aucun problème. »

La vraie fracture était, en fait, à l'intérieur des deux camps. Face à l'arrogance du colonisateur, les identités se réveillent à la fin du XIX^e siècle. Les hindous restaurent les rituels de purification, réactivent le souvenir mythifié du passé pré-musulman, reviennent à un esprit de castes rigoureux, au culte de la vache, au sacrifice des veuves. Le nationalisme hindou exploite le mécontentement de populations réticentes à l'occidentalisation de l'Inde et qui se rejoignent dans la référence à un védisme originel qui aurait été perverti par l'islam et le christianisme.

Même évolution chez les musulmans qui veulent « deshindouiser » l'islam, éliminer le culte des idoles, revenir à la lettre du Coran, chasser le soufisme, perçu comme une contamination de l'islam par l'hindouisme. Ainsi, le fondamentalisme islamique naît-il au Bengale et au Pendjab. En 1927, le mouvement de prédicateurs Tabligh (Foi et pratique) - encore très présent en France aujourd'hui - est créé avec cette vocation de purifier, purger ce que des siècles de cohabitation ont pollué. La même année, un intellectuel occidentalisé, Maududi, l'un des inspirateurs des Frères musulmans en Egypte, publie un livre retentissant sur la « guerre sainte », qu'il encourage dans tout le monde musulman, et il fonde, en 1941, le Jamaat al-Islam, qui transformera le Pakistan en République islamique.

La récupération politique de ces extrémismes religieux prépare la tragédie. Milice hindoue, le Rashtriya Svayamsevak Sangh (RSS) organise des manifestations rituelles qui sont autant de démonstrations de force. De son côté, la Ligue musulmane reprend la proposition faite en 1930 par le poète-philosophe Iqbal d'un Etat séparé ayant vocation à rassembler tous les musulmans. Mohammed Jinnah est pourtant tout sauf un islamiste. C'est un réformateur moderne, marié à une ismaélienne, mangeur de porc et buveur de whisky, mais il a compris que la seule façon de créer le Pakistan était d'utiliser les oulémas. *« C'est parce que des acteurs politiques ont considéré qu'il était de leur intérêt d'activer ces lignes de clivage religieux, conclut le chercheur Christophe Jaffrelot, qu'elles ont fini par devenir pertinentes, alors qu'elles ne l'étaient pas auparavant. »* Le scénario était en place pour le pire.

Henri Tincq

Christophe Jaffrelot, directeur du CERI-Sciences Po/CNRS

« Le fondamentalisme islamique est aussi une création de l'Asie du Sud »

Soixante ans après, la Partition demeure l'abcès de fixation du Cachemire...

L'affaire du Cachemire est en effet un sous-produit de la Partition. En 1947, il est la principale province à majorité musulmane ayant pris la décision de ne pas rejoindre le giron pakistanais. Des paramilitaires pakistanais lancent alors une offensive et enfoncent les défenses indiennes. Ils sont stoppés sur une ligne qui deviendra celle du cessez-le-feu, puis la ligne de contrôle, qui est grosso modo la même depuis 1948. Pour les Indiens, le Cachemire est le symbole de l'identité séculariste et multiculturelle que le pays veut préserver. Pour les Pakistanais, il est le symbole de la Partition inachevée : leur nation ne sera jamais complète tant que le Cachemire n'y sera pas rattaché. A la fin des années 1980, le Front nationaliste cachemiri réclame l'indépendance, mais il est battu en brèche par des islamistes qui veulent le rattachement au Pakistan.

Quel effet la Partition a-t-elle eu sur la communauté musulmane restée en Inde ?

Elle a été décapitée. Les élites étaient surreprésentées parmi ceux qui sont partis au Pakistan ; ceux qui sont restés étaient les plus déshérités, artisans, petits paysans. Bien sûr, les professions libérales, propriétaires fonciers et hommes d'affaires de confession musulmane sont aussi restés, parce qu'ils croyaient au sécularisme et au multiculturalisme qu'annonçait le Parti du Congrès au pouvoir. Mais la minorité musulmane, passée d'un cinquième à moins de 10 % de la population par rapport à 1947, s'est trouvée affaiblie et inquiète.

C'est pour la rassurer que Nehru lui a fait quelques concessions. La charia est restée source de droit, alors que la loi coutumière hindoue a été réformée. Cela a introduit un déséquilibre lourd de conséquences lorsque les nationalistes hindous ont pu dénoncer une politique de « deux poids, deux mesures » au service des minorités.

Comment la communauté hindoue est-elle sortie de cette tragédie ?

Le sentiment antimusulman s'est amplifié, surtout chez les nationalistes hindous, pour qui non seulement l'ennemi islamique est à leur porte, mais une « cinquième colonne » loge au cœur de la société indienne. C'est l'ennemi intérieur formé par les millions de musulmans restés en Inde. Dans les années 1980-1990, ces thèmes ont été en toile de fond d'une vague d'émeutes qui a fait des milliers de morts dans le cadre du mouvement d'Ayodhya, du nom d'une ville du nord de l'Inde où les Moghols avaient construit une mosquée sur le lieu de naissance présumé du dieu Ram. La mosquée a été rasée en 1992, ce qui a provoqué des violences sans précédent depuis la Partition. Dix ans plus tard, une vague d'émeutes a fait près de 2 000 morts au Gujarat. Les relations restent très tendues.

Le Pakistan est toujours l'ennemi public numéro un. Il est vrai que les deux pays se sont fait quatre fois la guerre en cinquante ans : en 1948, 1965, 1971 et 1999. Le Pakistan est une menace d'autant plus forte du point de vue indien qu'il reçoit l'aide de la Chine. Armer le Pakistan, pour la Chine, est le meilleur moyen de fixer l'Inde sur sa frontière occidentale. Cela dit, l'Inde cherche à sortir de ce face-à-face avec le Pakistan pour acquérir un statut de puissance globale.

La séquelle la plus grave n'est-elle pas la montée de l'islamisme ?

Dès lors que le Pakistan se présentait comme le homeland des musulmans de l'Asie du Sud et une République islamique, il pouvait offrir un cadre propice aux forces politiques dont l'idéologie tirait sa légitimité de l'islam. On oublie parfois que le fondamentalisme islamique, notamment sous l'influence de Maududi, n'est pas seulement une création du Proche-Orient, mais aussi de l'Asie du Sud.

Soixante ans après la Partition, le Pakistan est l'un des épicentres de l'islamisme dans le monde. Le réseau Al-Qaida s'est implanté très tôt dans la région et y dispose de solides relais. Lorsque le djihad n'a plus pu se déployer en Afghanistan, les brigades de l'islamisme international se sont repliées sur l'Asie du Sud pour le mener au Cachemire.

Propos recueillis par Henri Tincq

Histoire de l'Inde moderne, sous la direction de Claude Markovits, Fayard 2005.

Une histoire de l'Inde, Eric-Paul Meyer, Albin Michel 2007.

Un autre islam. Inde, Pakistan, Bangladesh, Marc Gaborieau, Albin Michel 2007.

Les Voix de la partition Inde-Pakistan, Urvashi Butalia, Actes Sud 2002.

L'Inde contemporaine, de 1950 à nos jours, Christophe Jaffrelot, Fayard 2006.

P.-S.

* Article paru dans le Monde, édition du 05.08.07. LE MONDE | 04.08.07 | 12h20 • Mis à jour le 04.08.07 | 14h43.